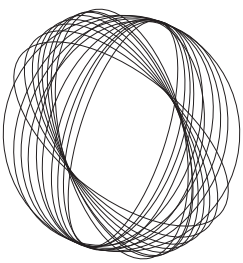
DU MONDE ENTIER

HISHAM MATAR

MES AMIS

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (LIBYE)
PAR DAVID FAUQUEMBERG



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA TERRE QUI LES SÉPARE, 2017 (Folio n° 6542)
UN MOIS À SIENNE, 2021 (Folio n° 7214)

Aux Éditions Denoël

AU PAYS DES HOMMES, 2007
UNE DISPARITION, 2012 (Paru sous le titre *Anatomie d'une disparition*, Folio n° 6238)

Du monde entier

HISHAM MATAR

MES AMIS

roman

Traduit de l'anglais (Libye)
par David Fauquemberg

GALLIMARD

Titre original :

MY FRIENDS

© Hisham Matar, 2024.
© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

À la regrettée Susan Kamil, mon amie et éditrice, qui a cru en ce livre bien avant qu'un seul mot n'en soit couché sur le papier, et dont le souvenir m'a aidé à l'écrire.

1

Il est bien sûr impossible de savoir avec certitude ce que les autres ont dans le cœur, a fortiori nos proches ou les gens que nous connaissons bien, tout particulièrement peut-être ceux que nous connaissons le mieux, mais planté là, à l'étage supérieur de la gare de King's Cross, d'où je peux suivre des yeux mon vieil ami Hossam Zowa tandis qu'il traverse le hall, j'ai l'impression de voir clair en lui, de le percevoir avec plus d'exactitude que jamais, comme si tout du long, depuis deux décennies que nous nous fréquentons, notre amitié n'avait été qu'une patiente étude et qu'à présent, par une étrange ironie du sort, alors que nous venons tout juste de nous dire adieu, son portrait se dévoilait enfin. C'est peut-être d'ailleurs dans l'ordre des choses que, au moment où une amitié s'achève inexplicablement, ou décline ou se dissout dans le néant, le changement que nous percevons paraisse inévitable, tel un destin qui s'approchait depuis le début, d'abord lointain, comme quelqu'un qui marche vers nous et ne devient reconnaissable que lorsqu'il est trop tard pour se détourner. Personne n'a jamais résidé plus près de mon cœur. Je suis sûr, en le regardant gagner son train à destination de Paris, cette ville où nous nous sommes

rencontrés il y a si longtemps d'une manière si improbable, qu'il porte, à l'endroit précis où les côtes se rejoignent, un invisible fardeau que j'ai la sensation de pouvoir discerner.

Du temps où il vivait à Londres, il était rare qu'une semaine passe sans que nous nous promenions ensemble au parc ou le long du fleuve. Nous nous lancions parfois dans des débats houleux portant généralement sur d'obscures questions littéraires, disputes qui, comme toutes les disputes peut-être, cachaient d'autres désaccords plus profonds. Il m'arrivait, à mon grand regret, tant ce geste m'a toujours paru déplaisant, de planter mon index dans sa poitrine puis de laisser ma paume y reposer un bref instant, comme pour stabiliser ce qu'il me semblait avoir déposé à cet endroit, et je notais alors, une fois de plus, le dessin si particulier de ses côtes, ses os étrangement saillants, comme dans l'attente constante d'une agression.

Il ne sait pas que je suis encore là. Il me croit parti, filant vers le dîner auquel je lui ai dit que j'étais déjà en retard. Je ne sais pas très bien pourquoi j'ai menti.

« Tu dînes avec qui ? a-t-il demandé.

— Personne que tu connaisses », ai-je répondu.

Il m'a regardé, alors, comme si nous nous étions déjà séparés et que le présent était le passé, moi debout sur le rivage et lui à bord du bateau voguant vers l'avenir.

Ce fardeau dans la poitrine, je le vois, a tiré légèrement ses épaules en arrière, faisant basculer ses hanches vers l'avant comme pour compenser et l'empêcher de tomber, à la moindre poussée, tête la première. Pourtant, vu d'ici, il a vraiment l'air d'un homme possédé par l'action, allant de l'avant, bien décidé à entrer dans sa nouvelle vie.

Ces dernières années depuis 2011, depuis la révolution libyenne et tout ce qui en a découlé – la litanie d'échecs et

d'occasions manquées, les enlèvements et les assassinats, la guerre civile, des quartiers entiers rasés, les milices qui font la loi –, ont changé Hossam. Sa posture en apportait la preuve, ses traits aussi : le discret tremblement de ses mains, perceptible chaque fois qu'il approchait une cigarette de ses lèvres, le doute autour des yeux, le climat de prudence qui y régnait, un visage comme une contrée sujette au mauvais temps.

Peu après le début de la révolution, il est rentré au pays et, naturellement peut-être, une distance s'est créée entre nous. Lors de ses rares visites à Londres, nous étions à l'aise l'un avec l'autre, mais le cœur n'y était plus autant. Je suis sûr que lui aussi a remarqué ce changement. Il logeait parfois chez moi, dormant sur le canapé de mon studio, et dans cette pièce partagée nous pouvions parler dans le noir jusqu'à ce que l'un des deux s'endorme. Mais la plupart du temps, il prenait une chambre dans un petit hôtel à Paddington. Nous nous retrouvions là-bas et le quartier, organisé autour de la gare ferroviaire qui emplit les rues alentour d'un air transitoire, nous donnait l'impression d'être des visiteurs et accentuait le sentiment que notre amitié n'était plus qu'une réplique de ce qu'elle avait été jadis, quand il vivait ici et que nous partagions cette ville comme d'honnêtes ouvriers leurs outils. Mais à présent, quand il parlait, il détournait souvent le regard ; on aurait dit qu'il pensait tout haut ou était engagé dans une conversation avec lui-même. Et quand je lui racontais une histoire, je me penchais en avant sans même le vouloir et notais dans ma voix une touche presque plaintive, comme si j'essayais de le convaincre d'une proposition saugrenue. Nul n'est plus capable de mensonges, ni n'en a besoin davantage, que ceux qui veulent que leurs chemins ne se séparent jamais.

2

Hier soir, Hossam est arrivé de Benghazi. Nous avons parlé jusqu'à l'aube. Il a dormi sur le canapé et ne s'est réveillé qu'en début d'après-midi. Il a fallu partir aussitôt pour la gare de St Pancras, où il devait prendre son train pour Paris ; il passerait deux nuits là-bas, avant de s'envoler pour San Francisco. Londres, c'était l'endroit où il avait vécu. *Il faut qu'on se voie*, disait le texto qu'il m'avait envoyé de Benghazi, *avant que je parte pour le Jusqu'à-la-fin-des-temps*. Paris était le lieu où, vingt et un ans plus tôt, au jeune âge où l'on peut encore entretenir le fantasme de l'invention de soi, il avait habité le temps d'un interlude. « Je veux juste revoir la ville une dernière fois. » C'est ce qu'il m'a expliqué hier, lorsque nous sommes arrivés à mon appartement.

J'étais allé le chercher à l'aéroport, et pendant tout le trajet retour en métro, de Heathrow à Shepherd's Bush, il a parlé – presque exclusivement en anglais – de sa vie à venir, aux États-Unis. Pas un mot sur les cinq années qu'il venait de passer en Libye, le seul sujet que j'espérais l'entendre aborder.

« C'est fou. Je suis aussi surpris que toi. Je veux dire, envisager de m'installer indéfiniment dans un pays où je

n'ai jamais mis les pieds, dans une maison que je n'ai jamais vue, et que mon père a achetée sur un coup de tête lors d'un voyage professionnel dans sa jeunesse, bien avant ma naissance… Et voilà que j'ai l'intention d'élever mon enfant là-bas, en Amérique. » Après une courte pause durant laquelle le train s'est engouffré dans un tunnel, il a ajouté : « Le malheureux », en parlant de son défunt père.

Tandis que les stations défilaient, que les portes s'ouvraient et se refermaient, que des passagers descendaient et que d'autres montaient, il m'a raconté ce qu'il m'avait déjà raconté par le passé : comment son père était tombé sous le charme du nord de la Californie.

« Il projetait de se rendre là-bas chaque été, mais alors on lui a interdit tout voyage pour le restant de ses jours. »

Là, il a éclaté de rire et je me suis senti obligé de me joindre à lui.

Une jeune famille s'était assise en face de nous, de l'autre côté de l'allée centrale. L'homme était noir et beau, avec une petite lueur de défi dans les yeux. La femme était blanche et blonde, parlant dans un quasi-murmure à son fils à côté d'elle. Le garçon devait avoir neuf ans, avec une boule de cheveux frisés qui doublait la taille de son crâne et captait la lumière en des reflets bruns et dorés. De temps à autre, sa mère y passait les doigts. Il se tenait debout face à nous, ce garçon, une main posée sur le genou de chacun de ses parents. Il se balançait un peu au gré des mouvements du train. Il y avait chez eux quelque chose de vaguement performatif. Ils savaient qu'ils formaient une magnifique famille. Tous trois laissaient leurs yeux s'attarder sur nous et semblaient écouter ce qu'Hossam racontait. Il avait souvent cet effet sur les gens.

« Tu imagines un peu ? a-t-il poursuivi. Acheter une maison sur un coup de tête, tout ça pour passer le reste de sa vie à ne pas pouvoir s'y rendre ? Même dans les pires moments, il a toujours refusé de la louer. Si bien que Point Reyes – la ville la plus proche – a fini par devenir le symbole de tout ce qui était perdu et impossible, l'Atlantide de ma famille. »

Nous sommes sortis de terre et la rame s'est emplie de lumière. La magnifique famille contemplait à présent la vue qui défilait par-delà la fenêtre, derrière nous.

Ayant expédié par bateau tous ses biens en Californie, Hossam voyageait léger. J'ai reconnu le vieux sac. Petit, bleu, usé. Celui qu'il avait lorsqu'il était revenu s'installer à Londres après Paris, puis, plus tard, quand il partait avec sa petite amie Claire nager dans le Dart, le fleuve du Devon, comme ils aimaient le faire parfois. Voir cet objet familier m'a fait regretter ce bon vieux temps où Hossam vivait à Londres et même, pendant un long moment, dans l'appartement du dessous, occupant tout l'étage de cette maison semi-mitoyenne avec un jardin derrière, laissé à l'abandon. Ma chambre était située à l'aplomb de leur salon, et, bien des soirs, je m'endormais bercé par le doux murmure des voix d'Hossam et de Claire.

Les choses s'étaient faites naturellement. Hossam était rentré à Londres et l'appartement du dessous s'était libéré. Il avait d'abord hésité, et j'avais compris qu'il ne fallait pas le brusquer. Le modeste loyer avait scellé l'affaire. Peu de temps après, Claire emménageait avec lui. Elle était irlandaise, gentille, intelligente, avec un côté dur qui vous faisait clairement comprendre qu'il n'y avait pas à s'en faire pour elle, que c'était même la dernière chose qu'elle attendait de vous. Je me rappelle cette fois où nous avions rendez-vous au café, elle était en retard. Hossam n'arrêtait pas de regarder

son portable. Je lui ai demandé s'il était inquiet. Il a eu l'air sincèrement dérouté. « Je ne m'inquiète jamais pour Claire. » Ils s'étaient rencontrés au Trinity College de Dublin, où Hossam étudiait l'anglais et Claire l'histoire. Elle aimait nous rappeler qu'elle aussi était une exilée, ici.

« Mais laisse-moi te dire une chose », a poursuivi Hossam, sur le ton de la confidence cette fois, penché vers moi, mais toujours en anglais. « Ces dernières semaines, pendant que nous faisions les cartons et organisions le déménagement, mon paternel, Dieu ait pitié de son âme, a été très présent dans mon esprit. Je sais que ça peut paraître dingue, mais je suis convaincu qu'il savait que ce moment viendrait, que sa brebis galeuse – ce fils qui, comme il l'avait dit à ma mère, était destiné à accomplir de grandes choses ou à devenir un raté absolu – plaquerait tout, un beau jour, et partirait pour l'Amérique, le pays dont les gens ne reviennent jamais. »

Nous avons atteint notre station et, en marchant vers l'adresse où il avait jadis vécu, il a fait des remarques sur les changements qui avaient eu lieu depuis sa dernière visite : l'ancienne boulangerie qui avait cédé la place à un supermarché, les tentatives d'amélioration du Shepherd's Bush Green – ce vaste triangle d'herbe qui a toujours été cerné, de tous côtés, par une intense circulation.

Il s'est tu quand nous sommes arrivés dans la rue familière, bordée des deux côtés par des rangées de maisons mitoyennes. J'ai trouvé la bonne clé du premier coup, comme j'ai toujours su le faire, et depuis toutes ces années que je vis ici jamais je ne me suis enfermé dehors ni n'ai perdu mes clés ou mon portefeuille. Les parties communes étaient inchangées, avec le courrier éparpillé sur la moquette délavée, les lumières qui s'éteignent avant qu'on ait atteint le dernier palier.

« Mais Paris, c'est de la nostalgie pure et simple », a-t-il brusquement déclaré tandis que nous grimpions l'escalier.

Il a laissé sa valise dans la cuisine et s'est rendu directement dans la salle de bains, laissant la porte grande ouverte. Il s'est savonné les mains et le visage, sans cesser d'évoquer ses projets, comment il comptait parcourir à pied toutes les rues familières, visiter à nouveau le jardin sauvage Saint-Vincent où il m'avait emmené un jour. Et, dans la lumière déclinante du soir, une expression nouvelle s'est emparée de son visage. Installé dans ma cuisine, avec son petit bagage à ses pieds, il donnait l'impression d'être assis non seulement à côté de ses affaires, mais d'un côté de son cœur, accablé par la distance entre la Libye et les États-Unis, entre sa vie passée et celle à venir. Peut-être qu'à présent qu'il se trouvait à Londres, dans cet entre-deux, qu'il s'était entendu me raconter ses projets et avait à coup sûr perçu mon manque d'enthousiasme, la véritable nature de ce dans quoi il s'embarquait lui semblait soudain révélée au grand jour : le fantasme qu'il pourrait se rendre en Amérique comme s'il s'agissait d'une autre planète où aucun de ses vieux fantômes ne le suivrait. Il sautait aux yeux que cette tournée dans ses deux anciennes villes était en partie motivée par le regret de voir s'achever la vie qu'il avait tant aimée, jadis, avant que tout ne change et que le vent libyen qui nous avait jetés dans le Nord ne revienne pousser ses enfants vers le pays natal.

« Nous sommes pris dans une vague », avait-il déclaré en ces jours passionnés du Printemps arabe où il s'efforçait de me convaincre de rentrer avec lui à Benghazi. « Elle nous a pris, elle nous a faits. Nous croire libérés de l'histoire serait ridicule : ce serait comme échapper à la gravité. »

3

J'ai à peine fermé l'œil cette nuit. Hossam s'est réveillé tard, a bu son café, et nous avons laissé l'appartement en désordre, comme si nous pouvions revenir à tout moment et replonger dans le sommeil.

Nous avons pris le bus 94 jusqu'à Marble Arch, puis le 30. Nous nous sommes assis à l'étage, lui côté fenêtre, le regard tourné vers la rue, moi l'observant. J'ai pensé à toutes les lignes qu'il avait franchies depuis la dernière fois qu'il avait vécu ici. Après plus de trois décennies d'absence, il était enfin rentré au pays pour voir sa famille. Il était tombé amoureux de sa cousine Malak, qui, m'avait-il confié dans un e-mail, « m'est apparue comme ma destinée ». Il s'était engagé dans la révolution et s'était retrouvé avec un fusil dans les mains, participant à plusieurs batailles clés, jusqu'à ce qu'il atteigne Syrte, la ville natale du dictateur. Là, ses compagnons d'armes fourbus et lui avaient pris part à l'une des confrontations les plus décisives avec les forces du régime. Après une frappe aérienne, ils avaient débusqué le trophée suprême : Mouammar Kadhafi, le Colonel en personne ou, pour citer l'expression employée par Hossam dans l'e-mail qu'il m'avait envoyé aussitôt après les événements,

à deux heures du matin, le « noyau de nos peines », caché dans une canalisation sous le sable. « Il était titubant, écrivait Hossam, comme un vieil oncle fragile. N'était-il pas d'ailleurs cela, pour nous : non pas tant un homme politique qu'un parent atteint de démence ? »

J'ai lu cet e-mail dès qu'il m'est parvenu, vers quatre heures du matin, heure anglaise. À l'époque, le sommeil m'échappait souvent. Je l'ai imaginé dans sa chambre réquisitionnée de cette maison de Misrata, le portable illuminant d'un éclat bleu son visage. Misrata, à deux cent quarante kilomètres au nord-ouest de Syrte, était l'endroit où, m'apprenait-il, lui et les autres avaient traîné le cadavre du dictateur.

Quelques jours plus tard, de retour dans sa famille à Benghazi, Hossam m'avait envoyé une série de textos :

> Tu te souviens de Phaéton ?
> Obsédé par l'idée de prouver que son père était vraiment son père. « À sa stupéfaction le jeune, partout où portait son regard / Vit l'univers en flammes autour de lui… / Puis la Libye d'abord, vidée de toute humidité / Devint un désert stérile, vaste étendue de sable. »
> Pour Ovide, notre pays a brûlé à cause d'une querelle entre un père et son fils.
> Pendant ces derniers mois de combats incessants, de nuits sans sommeil, où j'étais toujours en mouvement, j'ai souvent repensé à cette histoire.
> Tout ça pour le retrouver lui, notre père devenu fou, caché dans une canalisation de drainage sous cette même étendue de sable.

Hossam avait épousé Malak peu après. Le couple avait eu un enfant. Hossam travaillait pour le nouveau ministère de la Culture. Quand tout s'était désagrégé et que les différentes

factions qui se disputaient le pouvoir avaient commencé à braquer leurs armes les unes sur les autres, il s'était retiré de la vie publique et un jour, cinq ans après son retour en Libye, Malak et lui avaient décidé d'émigrer avec Angelica, leur fillette de quatre ans, aux États-Unis.

4

« Viens d'atterrir à San Francisco, déjà sous le charme », a écrit Malak à Hossam hier soir, tandis que nous étions sur le point de dîner. Il m'a lu le reste du message avant d'ajouter, se parlant surtout à lui-même en fixant son téléphone : « Il est midi là-bas. Je me demande ce qu'elles prendront pour le déjeuner ? »

Dans trois jours, Hossam les retrouvera, et ils rejoindront ensemble Point Reyes, à deux heures de route vers le nord. Les choses sont en marche.

« Je n'ai jamais mis les pieds en Amérique, m'a-t-il rappelé dans le bus. Mais ces dernières semaines, je l'ai visualisée dans ma tête. La Californie du Nord. Les cyprès, je connais. Mais un séquoia, ça sent quoi ? »

Un peu plus tard, tandis que le bus s'engageait sur Marylebone Road, il m'a demandé : « Tu crois que c'est une bonne idée ? L'Amérique – je veux dire, aller vivre là-bas ? »

J'aurais voulu ne rien dire, conserver un air neutre, en partie par gentillesse et en partie pour me venger de toutes les fois où il m'avait dit ce que je devais faire, que je devais vivre « une vie plus pleine et plus active » comme il l'avait formulé un jour, et rentrer en Libye.

« C'est un bon endroit pour élever un enfant », ai-je finalement déclaré, bien qu'ignorant totalement si les États-Unis étaient un bon endroit pour les enfants, et même à quoi pouvait bien ressembler un tel endroit, les éléments et attributs dont il pouvait être constitué. « Surtout la Californie, ai-je continué. Le "Sunshine State". »

Il a ri. « Bon Dieu, ne va pas en Floride en pensant me trouver là-bas. Tu viendras nous voir, n'est-ce pas ? Je veux dire, je sais que tu as un problème avec les voyages aériens. »

Je n'ai pris l'avion qu'une seule fois dans ma vie, de Benghazi à Londres, et c'était en septembre 1983. En 2011, peu après la révolution du 17 février, quand j'ai envisagé de rentrer au pays, je prévoyais de le faire par voie terrestre. Hossam a dit qu'il m'accompagnerait. « Pour fouler cette bonne vieille terre exactement au même moment. » Cela aurait pris trois jours, impliqué plusieurs trains et un ferry jusqu'en Sicile, un autre jusqu'à Malte et, de là, un aéroglisseur, qui aurait atteint Tripoli en deux heures à peine. J'avais tout visualisé, la vieille côte qui se rapprochait, le vent soufflant dans nos oreilles, nous empêchant presque d'entendre ce que l'autre disait.

« Tu as raison, ai-je reconnu. Le "Sunshine State", c'est la Floride. J'aimerais beaucoup te rendre visite en Californie. »

Il a semblé me croire. « Qui sait, a-t-il repris en tâchant de paraître encouragé, peut-être que l'endroit te plaira tellement que tu auras envie de rester. Un aller simple. Nous serions à nouveau voisins. Et Angelica aurait son oncle à ses côtés. »

Je me suis vu embarquant dans l'avion avec des somnifères dans la poche.

Nous sommes arrivés à la gare de St Pancras largement en avance. J'ai proposé d'aller plutôt nous asseoir au café de la

mezzanine de King's Cross. « Moins agité », ai-je expliqué. La véritable raison, c'est que je voulais être entouré de banlieusards, de gens qui partaient en week-end ou rentraient chez eux – car ceux-là semblaient plus posés, leur joie plus modeste. Lors de mes visites régulières à la British Library, juste à côté, je venais là avant de rentrer chez moi, dans ce même café, pour laisser mes yeux se poser un moment sur ce spectacle à ce point sans surprise que l'on sursautait presque lorsque quelqu'un se mettait à courir pour aller enlacer une autre personne, ou essuyait ses larmes en marchant vers son train.

Nous avons commandé des cafés et nous nous sommes assis, non pas face à face, mais du même côté de la petite table ronde, comme deux vieillards regardant passer le monde, ou s'attendant à voir Mustafa, la troisième pointe de notre triangle, débarquer miraculeusement pour se joindre à nous. Mais Mustafa était rentré en Libye, et il était peu probable qu'il quitte à nouveau le pays. Mes deux amis les plus proches sont partis dans deux directions opposées : Mustafa est retourné vers le passé, et Hossam s'est éloigné vers le futur.

Je soupçonne Hossam, avec son petit bagage à ses pieds, de s'être senti lui aussi un peu retenu, impatient de laisser ce moment derrière lui et de poursuivre son voyage. Nous avons bu nos expressos et nous sommes serrés dans les bras, peut-être, ai-je songé, pour la toute dernière fois.

Nous nous étions rencontrés en 1995, alors qu'il avait trente-cinq ans et moi vingt-neuf, et, même si nous nous connaissions depuis vingt et un ans, j'ai été surpris de l'entendre murmurer : « Mon seul vrai ami », prononçant ces mots précipitamment et avec une profonde émotion, comme s'il s'agissait là d'un aveu à contrecœur, comme si à cet

instant, et à l'encontre des lois ordinaires du discours, ses paroles avaient précédé ses pensées, et qu'Hossam, comme moi, saisissait le sens de ces mots pour la toute première fois et, peut-être, là encore comme moi, remarquait le sillage à la fois joyeux et triste qu'ils laissaient derrière eux, non seulement parce qu'ils avaient été prononcés au moment de nos adieux, mais aussi parce qu'ils rendaient encore plus regrettable la nature illusoire de notre amitié, marquée par une grande affection et une indéfectible loyauté, mais également par l'absence et la suspicion, par un lien aussi naturel que puissant et, simultanément, un insondable silence qui avait toujours donné l'impression, même quand nous étions côte à côte, qu'aucun pont n'était capable de l'enjamber complètement. Je sais pertinemment que je suis tout aussi responsable que lui de cet éloignement, mais continue néanmoins de l'accuser dans l'intimité de mes pensées, convaincu qu'une partie de lui a choisi de garder ses distances. Je l'ai toujours senti cet éloignement, jusque dans les moments les plus joyeux. Mais ces mots énonçaient maintenant le verdict final.

Alors, juste avant de s'éloigner, il a dit : « Reste là », voulant dire par là, je suppose, que je ne devais pas marcher avec lui jusqu'au quai. Mais la manière dont il a prononcé ces mots m'a rappelé la fois où il était retourné en Libye et où j'avais refusé de l'accompagner, ne voulant ou ne pouvant pas rentrer au pays en bon « Khaled le Réticent », comme Mustafa et lui avaient pris l'habitude de m'appeler durant ces jours passionnés des premiers temps de la révolution, quand mes deux seuls amis libyens se sont changés en hommes d'action.

« Reste là », a-t-il répété, et cette fois cela résonnait davantage comme l'exigence d'un serment ; comme si en fait, il demandait : Promets que tu seras toujours là.

Et me voilà, planté sur la mezzanine de King's Cross, à le regarder se frayer un chemin à travers le hall surpeuplé de la gare, avec cet air d'indifférence donnant l'impression que, s'il venait à entrer en collision avec un autre individu, il passerait à travers lui.

Rattrape-le, me dis-je.

Je reste sur place, à l'intérieur de ce manteau et de cette minute, et le temps s'enroule autour de moi. L'ère de notre amitié est tout entière contenue dans cet instant.

Londres, la ville que j'ai essayé de faire mienne ces trois dernières décennies, pense par certitudes. Elle adore les classifications. Ici, la ligne séparant la chaussée du trottoir, un individu d'un autre, prétend être aussi clairement définie qu'un fait scientifique. Même les ombres ont leurs places allouées, et Londres est une ville d'ombres, une ville faite pour les ombres, pour les gens comme moi, qui peuvent y passer toute une vie et pourtant demeurer aussi invisibles que des fantômes. Je vois ses lumières et sa pierre, ses poings fermés et ses pelouses vagabondes, ses bouches affamées et ses hectares de secrets indicibles, un muscle qui se resserre autour de moi. C'est pris dans son étreinte que j'observe mon vieil ami, tandis que la distance grandit entre nous.

Vas-y, cours-lui après.

Ou cours directement jusqu'au guichet et fais-lui la surprise à bord du train.

Ou bien assieds-toi dans un autre wagon, et quelques heures après l'arrivée à Paris, appelle-le pour lui dire que tu as pris le train suivant et donne-lui rendez-vous au vieux café au coin du carrefour de l'Odéon, où vous avez passé bien des après-midi et des soirs à apprendre à vous connaître, quand vous vous êtes rencontrés, il y a de cela vingt et un ans. Quittez-vous là où tout a commencé.

Mais je reste là où je suis, la fenêtre se refermant et ma solitude se rapprochant tel un immeuble menaçant. Je sens sa pierre froide dans mon dos. Hossam n'est plus qu'un point dans une forêt de têtes. Peut-être que si je le suis, je serai libéré. Ou bien perdu, à la dérive. Il faut beaucoup de pratique pour apprendre à vivre.

Vas-y, j'entends l'ordre et cette fois je cours. Je suis déjà dans l'escalier, dévale les marches trois par trois, effrayant tous ceux qui m'entourent, des passagers qui partent et reviennent d'endroits qui leur resteront accessibles. Je me faufile dans la cohue et suis surpris par la vitesse avec laquelle je parviens à combler mon retard. Le voilà, son dos innocent si proche qu'en tendant le bras je pourrais poser la main sur son épaule. Je laisse l'écart se creuser un peu, le suis jusqu'à la sortie de la gare. Il s'arrête au feu rouge, avant de traverser la rue jusqu'à St Pancras. S'il se retourne maintenant, comment pourrais-je me justifier ? Mais ai-je jamais ressenti le besoin de me justifier devant lui ? De toute manière, il semble déjà parti, ailleurs déjà, subjugué par les projets qu'il s'est imaginés, « pouvoir enfin passer aux choses concrètes », comme il l'a formulé hier soir pendant que nous dînions dans ma cuisine, assis à la petite table devant la fenêtre qui donne sur les jardins, dont celui qui fut autrefois le sien. Je l'ai encouragé d'un sourire qui s'est fait plus naturel quand il m'a montré une photo de sa fille, sur son portable. Noor – mais il l'appelle Angelica. Elle avait l'air petite et redoutable, donnant la sensation non pas que le monde lui appartenait mais que, par quelque confluence magique, elle était devenue le monde. Il a ri et m'a pris dans ses bras.

« Pourquoi Angelica ? ai-je demandé sans réfléchir.

— Pourquoi pas ? a-t-il rétorqué, rougissant de fierté.

— Effectivement, pourquoi pas. »

Le feu passe au vert et je le suis à l'intérieur de St Pancras. Quand il atteint le comptoir d'embarquement, je reste à une distance prudente. Il franchit la barrière et, juste avant de disparaître au coin du couloir, jette un regard derrière lui. Il ne semble pas m'avoir vu, poursuit son chemin. Ou peut-être bien qu'il m'a vu, et que l'indifférence de son regard est celle que nous portons au fond de nous à l'égard des gens que nous aimons.

Je vais me poster au pied du tableau des départs. Son train pourrait être en retard ou annulé. Après plusieurs annonces appelant les passagers à embarquer, la minute prévue arrive. Je l'imagine grimpant à bord du train, les portes se refermant derrière lui, et le lourd convoi qui s'ébranle.

5

Je quitte St Pancras et me dirige vers l'ouest au long d'Euston Road. Il est six heures du soir, le 18 novembre 2016, et le soleil de cette fin d'automne est déjà couché. Le crépuscule pare le ciel d'un bleu profond. Les rues sont plus brillantes et plus animées, on dirait que la lumière ne descend pas des cieux mais que ses rayons émanent de la terre pour s'estomper en un rose pâle parmi les nuages. C'est vendredi. Le trottoir est envahi de piétons, dont les crânes forment un fleuve sombre et mouvant. La circulation est dense et emplit l'air d'une triste odeur métallique. La senteur plaisante des feuilles mortes est encore discernable en arrière-plan. Je décide de rentrer à pied. Peut-être la marche de huit ou dix kilomètres jusque chez moi m'épuisera-t-elle assez pour dormir.

Soudain, je suis content qu'Hossam soit parti. Il y a des illusions réconfortantes dans le fait d'être seul. Je pourrais débarquer, tout juste descendu d'un train pour la première fois, en simple visiteur venu le temps d'un *city break*, comme l'industrie du tourisme appelle ces courts séjours urbains, ou en homme qui prendrait un nouveau départ, s'avançant dans des rues vierges de tout souvenir.

En mars 1980, bien des années avant que je rencontre Hossam Zowa ou sache même qu'il existait en chair et en os, j'avais entendu parler de lui sur les ondes du BBC Arabic World Service, et écouté, absolument captivé à la table de notre cuisine à Benghazi, une nouvelle qu'il avait écrite. Ce qui avait rendu cet événement encore plus puissant, c'était qu'elle était lue par la voix du légendaire animateur et journaliste Mohammed Mustafa Ramadan, originaire de notre ville et présentateur vedette de la BBC. J'avais quatorze ans et nous venions tous les quatre – mes parents, ma sœur Souad, âgée de treize ans, et moi – de finir de déjeuner et étions encore assis à la table de la cuisine à manger des oranges. C'était la saison, et la pièce était emplie de leur parfum. Les peaux, que Mère enlevait d'une seule spirale ininterrompue, gisaient enroulées sur la table. La radio murmurait à l'arrière-plan, branchée, comme en permanence, sur les programmes en langue arabe du BBC Arabic World Service. Les cloches de Big Ben tintaient lugubrement. Comme tant de gens du monde arabe et des anciennes colonies, à l'époque, j'ai entendu Londres bien avant de la voir. Je me représentais sa célèbre tour horloge se dressant au centre, le reste de la ville, ses immeubles, ses places et ses rues, s'organisant autour d'elle en circonvolutions.

« *Huna London.* » Ici Londres, déclarait Mohammed Mustafa Ramadan, paroles qui suivaient toujours les tintements de cloche et ouvraient l'heure des actualités.

Reconnaissant sa voix, Mère allait monter le son. Nous considérions Mohammed Mustafa Ramadan comme un membre de la famille, et trouvions tous que sa voix était rendue plus douce par cette légère modulation propre à Benghazi. Mais mes parents n'arrivaient pas, même dans la structure sociale si étriquée et familière de notre ville, à

situer sa famille, ce qui rendait son nom inhabituel, formé de trois prénoms, encore plus énigmatique. Et donnait du poids à l'affirmation de Père selon laquelle il s'agissait d'un *nom de plume** [1] que ce journaliste connu pour son franc-parler avait adopté pour ne pas être identifié. Mais, malgré le poste prestigieux qu'il occupait à la BBC, qui irritait la dictature, et sa chronique hebdomadaire dans le journal *Al-Arab*, où il dénonçait régulièrement les pratiques oppressives du régime libyen et de ceux des autres pays arabes, ce que Mohammed Mustafa Ramadan s'apprêtait à faire ce jour-là n'avait jamais été fait jusqu'alors – et jamais plus depuis – sur les ondes de la BBC et demeure, surtout à la lumière des événements tragiques qui ont suivi, son geste de défi le plus retentissant. Ce fut à n'en pas douter le moment après lequel rien ne serait plus jamais pareil, ni pour lui ni, même si je l'ignorais alors, pour moi.

A posteriori, alors que j'essaie de localiser ma première rencontre avec Hossam, mon esprit retourne à cet après-midi fatidique dans la cuisine familiale de Benghazi – dans cette maison qui n'existe plus, chacune de ses anciennes briques désormais réduite à l'état de décombre, mais que je peux encore me représenter très clairement, y entrant comme dans un lieu bien réel –, où, avec mes proches, j'ai écouté une histoire que je ne pourrais plus jamais effacer de ma mémoire et qui, je m'en rends compte aujourd'hui, a propulsé ma vie vers le moment présent.

« Mes collègues et moi, a commencé Mohammed Mustafa Ramadan, avons décidé, si vous en êtes d'accord, bon et bienveillant auditeur, de faire quelque chose qui n'a jamais été fait. »

1. Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (*Note du traducteur.*)

Père a monté le son encore davantage et, alors que nous écoutions tous avec attention, nous a demandé de ne pas faire de bruit, ce qui a fait rire Mère et l'a obligé, lui, à répéter sa demande.

« Nous avons décidé, avant de présenter les actualités comme à l'accoutumée, de partager avec vous une courte nouvelle. Oui, une fiction littéraire. Nous avons conscience que cela est fort inhabituel. Néanmoins, ce qui nous guide ici, c'est l'idée que, parfois, une œuvre née de l'imagination est plus pertinente que des faits. »

À cet instant, pour l'effet dramatique ou parce qu'un autre essayait de le faire changer d'avis, Mohammed Mustafa Ramadan a marqué une pause de quatre ou cinq secondes peut-être, qui ont paru une éternité.

« L'auteur, a-t-il repris, est un jeune Libyen étudiant au Trinity College de Dublin, cette vénérable université irlandaise où Oscar Wilde et Samuel Beckett ont fait leurs premières armes. » Il a prononcé le nom lentement, avec un soin extrême, comme si ses lettres étaient faites de verre brisé : « Hossam Zowa. »

Nouvelle pause.

« Jamais entendu parler », a déclaré Mère. Elle a demandé à Père s'il connaissait ce nom, et il a secoué la tête.

« Par souci de transparence, a poursuivi Mohammed Mustafa Ramadan, je tiens à préciser que M. Zowa n'est pas seulement mon compatriote mais également un ami. C'est un honneur pour moi de l'appeler ainsi. Mais je peux vous assurer, cher auditeur, que cette proximité n'affecte pas mon jugement. Cette nouvelle a été publiée ce jour, dans un journal que nous ne nommerons pas ; journal dont, j'en suis persuadé, vous êtes familier. »

« *Al-Arab* », a deviné Mère.

Père a cligné lentement des yeux pour dire : Je sais.

« Il est édité et imprimé ici, à Londres », a précisé Mohammed Mustafa Ramadan.

« Tu vois ? » a dit Mère.

« Mais, en raison de son attitude ouverte et libre, ce journal est interdit dans presque tous les pays arabes. Tel est l'état de notre présent, ce lamentable présent. »

Le mot « présent », répété deux fois, est resté suspendu un moment au-dessus de nous.

Mohammed Mustafa Ramadan a annoncé le titre de la nouvelle, « Le Donné et le Pris », et s'est mis à lire. Mon père contemplait le vide, concentré à l'extrême. Souad relevait parfois ses yeux de la table pour regarder dans ma direction ou dans celle de Père ou Mère. Mère avait les yeux braqués sur moi.

Avant d'enfiler ses chaussettes, l'homme s'allongea sur le dos au milieu de la pièce et tenta de se souvenir d'où il était censé se trouver. Un chat arpentait le plancher autour de son corps. Il sentit l'extrémité humide du museau se poser sur le gros orteil de son pied gauche. Le chat entreprit de lécher celui-ci. Ce n'était pas une sensation déplaisante. Il sentit le souffle précipité de l'animal quand ce dernier commença, tendrement, affectueusement presque, à mordiller la peau lisse. Le raffinement de la vie moderne, songea-t-il, en méditant la manière dont le confort des chaussettes en coton, des chaussures et des chaussons avait fait de ses pieds un mets délicat. Mais alors, le chat mordit dedans pour de bon, perçant la peau. La piqûre fut vive et précise, mais commença à s'estomper dès que le chat lécha le sang. Il s'interrompit, ronronna et se coucha, puis ronronna

de plus belle. Le plaisir du félin procura à l'homme une satisfaction inattendue. Il se dit qu'il ferait bien, lui aussi, de fermer les yeux un moment. Quand il se réveilla, le rythme d'horloge du souffle du chat se faisait encore entendre à côté de son pied. L'animal lécha de nouveau le point endolori, puis se rabattit sur sa propre patte, la mouillant à coups de langue et se servant de ses dents pour la frotter et la grignoter jusqu'à ce qu'elle soit propre. Le chat resta planté là, apathique, en face du pied de l'homme, avant d'enfoncer à nouveau ses dents dans son orteil et d'arracher un bout de chair. L'homme releva la tête et les yeux du chat n'exprimaient ni indignation, ni remords, mais le regardaient fixement. Il baissa la tête. La douleur était immense, insupportable, et pourtant, songea l'homme, « insupportable » n'était pas le bon mot. Bien au contraire, elle était étonnamment supportable. Il resta allongé sur le sol de sa chambre, pendant que le chat œuvrait méticuleusement, avec calme. Chaque fois qu'il léchait et apaisait la plaie, il emportait un autre bout de chair, jusqu'à finir tout l'orteil. Alors, il passa au suivant.

Le plus étrange, tandis que le chat mangeait, fut que l'homme commença à voir défiler devant lui, aussi clairement qu'un film, l'histoire de ses orteils, depuis leur vie dans l'utérus jusqu'à ce jour, leurs aventures et leurs mésaventures, qui étaient aussi les siennes, mais rendues dans des proportions moqueusement héroïques, de sorte que, tandis qu'on le dévorait vivant, il sentit aussi qu'on le pleurait, quoique de manière sarcastique. Le grotesque spectacle de sa vie se fit de plus en plus hypnotique, au fur et à mesure que le chat menait à bien son plan diabolique. Il travaillait avec

une indiscutable détermination. Il remonta à coups de crocs les jambes et les bras de l'homme, qui continuait pendant ce temps à contempler, émerveillé, l'histoire de la vie de ses membres, ces souvenirs perdus et remontés d'un coup, à présent, comme dans un filet, version nouvelle et détaillée d'une vie modeste. Même si l'appétit du chat semblait inépuisable, surtout pour une créature de sa taille, il ne se précipitait pas pour l'assouvir, et cette tranquille assurance constituait, comme cela devint évident à la fin, son arme la plus affirmée. Maintenant, l'homme se réduisait à un torse et un crâne. Son crâne qui était, conclut-il, la seule chose dont il ne pouvait se passer, demeurait parfaitement intact. Le chat s'approcha lentement, s'arrêtant près de son oreille gauche, comme s'il était sur le point de lui dire une chose de la plus haute importance. Au lieu de quoi, il entendit sa propre voix.

Jusqu'à ce point du récit, Mohammed Mustafa Ramadan avait lu sobrement, avec le ton froid d'un présentateur de journal, mais à présent un léger tremblement, comme une plume prisonnière d'un tunnel, s'emparait de sa gorge. Il a marqué une pause puis répété la dernière phrase : « Au lieu de quoi, il entendit sa propre voix. » Cela ne fonctionnait pas ; il ne parvenait pas à se débarrasser de l'émotion.

Il ouvrit la bouche et dit : « Non. » Ce mot emplit la pièce. Il résonna avec une clarté extraordinaire. L'homme sut qu'il ne s'exprimait pas seulement en son nom. Le chat leva la tête et s'éloigna, laissant l'homme reprendre enfin le cours de sa vie.

La nouvelle était si brève qu'il n'avait sans doute guère fallu à Mohammed Mustafa Ramadan plus d'une minute pour la lire. Je ne savais pas trop quoi en penser. Je me sentais contaminé par elle. Pendant les jours et les semaines qui ont suivi, j'ai tenté de la chasser de mon esprit, mais elle restait toujours là, dans les profondeurs, remontant aux moments les plus inattendus : quand je patientais à l'arrêt du car scolaire dans l'obscurité, à cette heure indécise où le jour a déjà commencé mais où le soleil n'est pas encore levé, ou quand mon tour venait de balayer la cour, qui se tenait au centre de la maison comme un secret de polichinelle, exposée au ciel mais invisible des voisins, de sorte qu'on pouvait s'y déshabiller sans que personne le sache. Je repensais malgré moi à Hossam Zowa, à sa description d'une défaite qui était aussi une victoire. Dans ces moments-là, j'étais incapable d'ignorer l'atmosphère étouffante de cette histoire, qui se manifestait de manière si atroce dans l'inexplicable résignation de l'homme – rendue plus bouleversante encore par l'efficacité de ses protestations lorsque enfin elles s'expriment. Cette histoire s'est glissée dans mes rêves, où je me voyais parfois sous la forme de cette silhouette démembrée, qui avait besoin de soins constants. Ce dont je me souviens le mieux, dans ces rêves, c'est le sentiment violent de ma propre impuissance. Qui, ajouté à ce qui est arrivé à Mohammed Mustafa Ramadan peu de temps après qu'il a lu ce récit, m'effrayait. Je suis devenu, de manière intime et muette, profondément conscient de la fragilité de tout ce qui m'était cher : ma famille, la perception que j'avais de moi-même, l'avenir que je m'autorisais à projeter.

6

Le mystère qui entourait l'identité d'Hossam Zowa excitait mes parents, et en particulier mon père. Il était historien, avait fait partie de la première génération à aller à l'université après l'indépendance, ce qui voulait dire, étant donné les restrictions que l'occupation italienne avait imposées aux Libyens, qu'il était parmi les premiers dans le pays à avoir fait des études supérieures. Il devait ensuite décrocher un doctorat à l'université du Caire.

Dans mon enfance, il avait à mes yeux l'air d'un homme qui croyait au temps, aux efforts des hommes pour le mesurer mais aussi à sa suprématie sur les affaires humaines ; que tous les gens, leurs actes et leur caractère, finiront non seulement par céder devant le temps mais seront révélés par lui, que la vraie nature des choses est cachée et que la fonction des jours consiste à enlever les couches qui la recouvrent.

Après 1969, année où Kadhafi accéda au pouvoir, mon père a refusé sans faire de bruit des postes universitaires et autres emplois lucratifs dans des comités financés par l'État, pour disparaître dans un travail qui n'était à la hauteur ni de son talent, ni de ses ambitions : il est devenu professeur d'histoire dans le collège d'un quartier défavorisé de

Benghazi. Il a fini par être promu au poste de proviseur. Il n'a accepté que parce que refuser aurait éveillé les soupçons. Je me rappelle l'avoir entendu un jour parler à Mère de je ne sais quel conflit prolongé entre les professeurs qu'il s'efforçait de résoudre, puis s'interrompre un instant avant de se résigner au verdict suivant : « Il est presque toujours préférable de laisser les choses se faire. La plupart des problèmes ont tendance à se résoudre d'eux-mêmes. » C'est également le conseil qu'il nous a donné en plus d'une occasion, à ma sœur Souad et à moi. Il était hors de question de nous inscrire dans son établissement, de peur que cela ne l'expose à des accusations de traitement de faveur. Mais, en dépit de sa grande prudence, un vague nuage de paranoïa s'abattait sur lui de temps à autre, et il était alors persuadé que quelqu'un, quelque part, complotait dans l'ombre pour le discréditer.

Il était obsédé par l'histoire politique du monde arabe, avec un intérêt plus particulier pour l'essor du nationalisme, ce qu'il aimait décrire comme le « cadeau d'adieu des colonisateurs ». Il menait ses recherches dans l'obscurité, sur son temps libre, sans jamais rien publier sur ce sujet. Décision qui avait transformé sa vocation en un hobby, et un refuge. Les murs de son bureau, à la maison, étaient tapissés de livres du sol au plafond, consacrés à des sujets tels que l'Empire ottoman, l'invasion italienne de la Libye, le mandat britannique en Palestine. Ces piles, disposées en colonnes précaires sur le plancher, se dressaient telles les tours des anciennes cités du Yémen.

À l'époque, je voyais mon père comme un homme vivant dans la certitude que le monde n'avait pas besoin de lui. Il m'est arrivé de l'accuser non pas tant de manquer de courage, mais pire : de manquer de foi. Plus de trois ans après ce jour où nous avions écouté ensemble la nouvelle d'Hossam

Zowa, je suis parti étudier en Grande-Bretagne, emportant avec moi cette ombre corrompue, comme le sont toutes les fausses impressions, que j'avais peinte de mon père. Elle m'accompagnait quand je me suis présenté devant l'ambassade de Libye sur St James's Square, en plein cœur de Londres, pour participer à ma première manifestation politique. Voilà, me suis-je dit, maintenant tu sais que tu n'es pas lui. Et même, quelques minutes plus tard, quand les balles ont commencé à claquer et que le chaos s'est emparé de la place, je me suis représenté mon père, cet homme qui croyait encore qu'il était « presque toujours préférable de laisser les choses se faire », comme la toile de fond placide, muette et terne sur laquelle ma vie devait s'animer.

Mais avant tout cela, dans la foulée de cette lecture radiophonique, Père avait enquêté sur l'identité du mystérieux auteur, et c'est donc de lui que je tiens les premiers éléments dont j'ai eu connaissance au sujet d'Hossam Zowa.

« Les Zowa sont une famille très en vue, nous a expliqué Père. Sidi Rajab Zowa travaillait pour le roi Idris. Il était le conseiller personnel de Sa Majesté, surnommé "le Radar" en raison de sa remarquable intuition. On racontait qu'il n'existait pas une seule pensée d'Idris qui n'ait d'abord été anticipée par Sidi Rajab. Il comprenait parfaitement les réticences politiques du vieil homme, son attitude effacée, sa préférence pour les résolutions calmes et discrètes. À l'image du sort cruel réservé à notre roi, les Zowa ont souffert quand Kadhafi a pris le pouvoir. Leurs biens ont été gelés. On leur a interdit de voyager. Mais ils avaient un fils qui s'était enfui juste à temps. Il se trouvait en Angleterre quand ces ordres ont été donnés, si bien qu'il est resté là-bas. C'est peut-être lui, l'auteur. »

Nous tentions de l'imaginer, ne pouvant rentrer au pays.

Je revois ma mère, le regard dans le vide, souffler, sans s'adresser à personne en particulier : « Quel cauchemar… » Puis nous nous le sommes figuré partant en Irlande pour étudier à l'université.

Deux jours plus tard, Père a déclaré qu'il avait une grande nouvelle à nous annoncer. « J'ai découvert où les Zowa habitent, et vous n'allez pas le croire : non seulement ils vivent dans le centre de Benghazi, mais au coin d'une rue parallèle à la nôtre. »

Je me rappelle l'excitation qui s'est emparée de nous. Juste après le déjeuner, sans rien dire à personne, je suis parti à la recherche de cette maison. Mes pas ont ralenti quand je suis arrivé à proximité. C'était cette heure de l'après-midi où la chaleur commence à décliner et où, se dissipant dans le ciel bleu dégagé, elle laisse derrière elle un air plus léger. Les fenêtres de l'étage étaient grandes ouvertes. Je voyais parfois une ombre glisser sur le plafond blanc, la lumière rebondissant sur un objet, et des cliquetis de couverts étouffés se faisaient entendre, les claquements de chaussures à semelles rigides sur le carrelage, des voix de femmes. Il était étrange, pour mon esprit de jeune garçon, de penser qu'une histoire aussi singulière ait pu jaillir de l'imagination d'une personne qui avait grandi dans une maison aussi ordinaire.

Des années plus tard, quand Hossam est rentré au pays, c'est là qu'il est revenu, là où il s'est installé et d'où il rendait visite à mes parents, dont il est vite devenu proche, comblant un peu le vide que j'avais laissé.

Mais alors qu'à l'époque je me projetais dans le futur, fût-ce de manière vague et abstraite, mon père se préoccupait bien plus du passé. Plus il en découvrait au sujet des Zowa, plus son intérêt grandissait.

« Curieuse famille, a-t-il estimé au bout d'une semaine d'enquête. À la fois honorable et douteuse, une maison que toutes les parties en conflit revendiquent et condamnent. Les Zowa sont à l'image de la Libye, d'une certaine façon. Difficile de savoir qui ils soutiennent et qui ils sont vraiment. »

Nous passions toujours nos après-midi autour de la table de la cuisine. Cette nouvelle qui, à première vue, ne m'avait pas semblé porter sur le passé, nous avait jetés dans l'histoire de notre pays. Père apportait des ouvrages pour en lire des passages. Nous restions souvent là jusqu'à l'heure du dîner, sans qu'aucun de nous ne se plaigne. Nous avons appris que, lorsque l'Italie avait envahi la Libye en 1911, les Zowa avaient été parmi les premiers à rejoindre la résistance et à se battre avec courage quinze années durant, jusqu'à ce que, sans offrir la moindre explication, ils assistent à la parade de bienvenue organisée pour Benito Mussolini à l'occasion de sa première visite, en 1926.

« L'Italien était perché sur son cheval, racontait Père, tandis que les tribus locales défilaient en une longue procession, sabres étincelant au soleil, et accomplissaient, avec l'absurdité propre à toute imitation, le salut fasciste, qui, ajoutait Père, réalisé par leurs mains sombres, ne manquait pas d'ironie, comme s'ils se moquaient de l'Empereur conquérant. Et puis l'étalon de Mussolini, un petit pur-sang arabe très nerveux, ne tenait pas en place. Toutes les trois secondes, il frappait le sol de ses sabots et agitait la queue, bringuebalant en tous sens le "petit Italien", comme le surnommaient les Libyens. Les Zowa refusèrent de se joindre à la procession et même de descendre de selle. Ils restèrent assis sur leurs chevaux sombres, musculeux, au poil luisant, qui, contrairement à la monture de Mussolini, étaient aussi immobiles que des rochers. Ils contemplaient ce spectacle comme s'il leur

était destiné, et que ces envahisseurs d'Italiens étaient venus jusqu'en Libye pour les divertir, eux. Le visage de Mussolini, tout froissé et avec cette fameuse expression méprisante qu'un historien a un jour décrite comme "étrangement aguicheuse", était à la fois stupéfait et intrigué. En amont de sa visite, Mussolini avait entendu parler des Zowa, de l'efficacité de leurs campagnes à l'encontre de son armée, de leur bravoure, mais aussi de leur propension à changer de camp. Une rencontre fut organisée. L'un des aides de camp de Mussolini l'évoque dans son autobiographie. "Ils n'ont pas salué Il Duce. Ils sont restés figés et silencieux, attendant que nous fassions le premier pas. J'ai indéniablement discerné chez ces hommes sauvages une noblesse indomptée." L'officier italien note ensuite qu'une fois l'entretien terminé "une odeur, forte au début, a subsisté longtemps après qu'ils sont repartis, s'adoucissant jusqu'à devenir délicieuse. Il s'agissait d'une variété locale de musc, nous a-t-on dit. Le lendemain, un flacon fut apporté à Il Duce, mais la différence entre ce parfum-là et celui que portaient les Zowa était aussi grande qu'entre l'odeur de la première floraison du jasmin et, quelques jours plus tard, sa senteur éventée, sirupeuse et lourde de décrépitude". »

Père était très satisfait de son effet, et nous l'avons tous félicité d'avoir trouvé ce passage.

« La traduction est de moi mais elle me semble assez fidèle, a-t-il précisé.

— Bravo », l'a complimenté ma mère, l'air fière et amusée.

Les Zowa se révélèrent être de précieux collaborateurs, fournissant des renseignements si redoutablement précis qu'en 1931, cinq ans après leur rencontre avec Benito Mussolini, Omar al-Mokhtar, leader de la résistance libyenne, l'homme auquel ils étaient restés fidèles jusqu'alors, fut

capturé et pendu en public. Mussolini récompensa grassement les Zowa. Ceux-ci devinrent suprêmement riches et prirent l'habitude de broder leurs armoiries en fils d'or sur le rebord de leurs chéchias. Père en avait déniché une photo dans l'un des livres de sa bibliothèque : un olivier avec un croissant de lune, surmonté de trois étoiles.

« C'est horrible, a soupiré Souad.

— Les traîtres, a déclaré Mère.

— Et ce n'est pas tout, a repris Père. Dix ans plus tard, en voyant les Anglais reprendre le dessus, les Zowa ont à nouveau retourné leur veste, "comme les tournesols suivent le soleil", pour citer l'expression d'un de nos historiens les plus lyriques, s'alliant cette fois avec El-Senussi, en prétendant que l'origine étymologique de leur patronyme était *zawya*, ces centres d'éducation et d'aide sociale que les El-Senussi avaient créés et financés depuis le XIXe siècle, de Tobrouk à Lagos. En outre, a ajouté Père, leur timing était impeccable car, en 1951, le patriarche des El-Senussi est devenu monarque du Royaume-Uni de Libye.

— Ces gens-là n'ont pas de principes », a condamné Mère en croisant les bras.

Père a souri, comme si nous étions ses étudiants et qu'il s'attendait à une telle réaction. « Chaque fois… », a-t-il tenté de poursuivre, mais Mère l'a coupé.

« Des hommes qu'on peut acheter », a-t-elle dit.

Là, il fallait que quelque chose se passe. Que quelqu'un soit soudain obligé de préparer le thé ou invente une raison pour que le silence – ce silence dont nous avions tous besoin – dure encore un peu. Mère a sorti une cigarette. Père l'a allumée pour elle puis s'en est allumé une. Je suis allé chercher un cendrier.

« Mais chaque fois », a repris Père, s'adressant surtout à

Mère cette fois, « leur manœuvre avait été si parfaitement orchestrée qu'il était difficile de prétendre qu'ils n'étaient motivés que par l'opportunisme. Ils se sont ralliés aux Italiens alors que la résistance libyenne était encore solide, puis ont rejoint les El-Senussi alors qu'il n'était pas encore certain que l'Italie et son alliée, l'Allemagne, allaient perdre la guerre.

— Les traîtres, a répété ma mère.

— Peut-être. Ils ont gardé le silence et n'ont jamais avancé la moindre justification.

— Et alors ? a-t-elle demandé.

— Ils ne se sont jamais sentis obligés de se justifier, eux, ni de répondre de tout le sang qu'ils avaient participé à faire couler dans les rangs des factions adverses.

— Ça aggrave leur cas.

— Peut-être, a-t-il répété. Mais, l'histoire en atteste, il s'agit là d'une stratégie efficace, car leurs revirements finissent par ressembler à un mode d'action moins guidé par l'idéologie, le tempérament ou la morale, moins guidé par des principes…

— Ils n'en avaient guère, à l'évidence.

— … que par un ordre naturel, aussi sûr de lui et exempt d'autojustification qu'une rafale de vent participant à une tempête.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? a rétorqué Mère. Arrête de jouer les poètes. Dis les choses clairement. Ils ont du sang sur les mains. On devrait les pendre. »

Les joues rougies, Père a eu ce sourire qu'il avait quand il était sur le point de faire dévier la conversation. « Les enfants, a-t-il déclaré, votre mère est une radicale. Une très belle radicale, mais une radicale tout de même. » Il l'a chatouillée et elle a ri, mais d'une mauvaise manière.

Le roi Idris avait choisi le père d'Hossam, le Radar, pour

accompagner son neveu, le prince héritier Hassan, lors de la première visite d'État des El-Senussi aux États-Unis, en 1962.

« Ils ont atterri à Washington, nous a expliqué papa en ouvrant l'atlas. Puis, a-t-il poursuivi en traçant l'itinéraire de son index, ils ont pris un autre avion jusqu'au Colorado. De là, ils ont continué vers San Francisco, où ils se sont rendus à l'université de Californie à Berkeley. »

C'est à ce moment-là, ai-je appris par la suite, qu'avait eu lieu l'acquisition de la cabane près de Point Reyes. Récemment, lors d'un de ces longs dimanches après-midi que je passe désormais à la British Library, je suis tombé sur une photographie, dans les entrailles d'un livre qui n'était même pas consacré à mon pays mais au thème improbable de l'enseignement supérieur dans l'Afrique postcoloniale, où l'on voit le jeune Sidi Rajab Zowa, portant des lunettes de soleil à la mode, qui marche aux côtés du prince Hassan, élégamment vêtu de l'habit traditionnel libyen et d'un chapeau, sur Euclid Avenue à Berkeley. J'ai photographié cette image avec mon portable et zoomé jusqu'à ce que le visage du père d'Hossam occupe tout l'écran. Seule la structure osseuse me rappelait son fils. J'ai envoyé le cliché à Hossam, à Benghazi, et il m'a répondu aussitôt par SMS.

« Incroyable, disait-il. Où as-tu trouvé ça ? »

Puis, plusieurs heures plus tard, il m'a écrit : « C'est l'expression du visage qui me scie. Cette certitude optimiste qu'il va venir passer ses vacances là avec sa jeune épouse et les enfants qu'ils auront bientôt. »

Un moment après, nouveau texto : « Hallucinant, comme la plupart des gens partent du principe qu'ils auront des enfants et passeront de nombreux étés avec eux, non ? »

7

Il est des moments, comme celui-ci, où un désir abstrait m'inonde, que son absence d'objet défini rend plus violent encore. Le tour que joue le temps, c'est de nous faire croire à tort que tout durera toujours et, bien que rien ne dure, nous continuons de vivre dans ce rêve. Et, comme dans un rêve, la physionomie de mes jours n'a aucun lien avec ce que je m'étais autorisé, malgré moi, à espérer.

Je poursuis mon chemin le long d'Euston Road comme si je venais tout juste de débarquer et que les trente-deux années que j'ai passées ici pouvaient tenir dans le creux d'une main. Il n'est pas trop tard. Je pourrais rentrer et passer le restant de mes jours sous le ciel qui m'a vu naître. Peut-être qu'alors j'oublierais tout ce qui s'est passé, ou n'y penserais plus autant. À moins que je ne me change en l'un de ces hommes que j'ai connus dans mon enfance qui, revenus après une longue absence, ont vécu d'autres vies ailleurs et persistent encore, des années après leur retour, à se laisser aller, quand l'humeur leur en prend, à invoquer et raconter des histoires et des anecdotes vaguement remémorées pour amuser leur auditoire, dont les membres, en retour, sont tantôt captivés, tantôt contraints de supporter

ces longs récits avec la patience prudente de qui sait qu'il ne faut pas réveiller brusquement un somnambule. Mohammed Mustafa Ramadan s'est installé à Londres l'année de ma naissance, en 1966, recruté par la BBC. Un journal anglais a un jour qualifié ses interventions de « diatribes enflammées à l'encontre du gouvernement de son pays ». Je me le suis souvent représenté, lorsqu'il arpentait ces mêmes rues que je parcours à présent, en homme qui, comme moi, allait de l'avant tout en regardant derrière lui, risquant à chaque instant de s'écraser contre un obstacle. Il devait se croire, comme c'était mon cas en arrivant ici, en sécurité derrière l'armure de l'exil. Mais en fait, au moment même où ma famille et moi l'écoutions lire « Le Donné et le Pris », et pendant les semaines qui ont suivi, alors que mon père nous racontait l'histoire des Zowa, le présent poursuivait sa marche effrénée et allait bientôt percuter le journaliste de la BBC, cet homme qui, lorsqu'il parlait à la radio, semblait s'adresser uniquement à vous.

Le gouvernement libyen fut l'un des pionniers de ce qu'on finirait par appeler l'« assassinat de la parole », cette campagne diabolique lancée par plusieurs régimes arabes dans les années 1970. Elle s'intensifia encore lors de la décennie suivante et continue aujourd'hui, occasionnellement, d'être mise en pratique, de sorte qu'on ne peut pas vraiment dire qu'elle ait pris fin. Son principal objectif était de se débarrasser, souvent de manière spectaculaire, des journalistes qui osaient élever la voix : ceux-ci étaient abattus en pleine rue, ou pendant qu'ils déjeunaient dans un restaurant animé ; enlevés puis torturés et assassinés, et l'on abandonnait leurs corps défigurés comme une mise en garde à tous ceux qui prenaient le risque de critiquer les hommes qui régnaient sur nous. Les détails de ces attaques vous restaient en mémoire.

Elles vous tachaient de sang l'esprit. Journalistes, rédacteurs en chef et propriétaires de journaux commencèrent à s'enfuir. Au bout du compte, c'est la presse de tout un peuple qui se retrouva transplantée à l'étranger, de sorte qu'une majorité écrasante des quotidiens et magazines étaient désormais rédigés, édités et imprimés à Londres. Poètes et romanciers ne tardèrent pas à faire de même. Et, même si certains d'entre eux y furent assassinés, cette ville allait demeurer jusqu'au milieu des années 1990 le principal foyer de l'intelligentsia arabe en exil. Il serait inexact d'affirmer qu'ils y ont prospéré. Au contraire, ils flétrissaient à vue d'œil, devenaient vieux et las. Londres était, en quelque sorte, l'endroit où venaient mourir les écrivains arabes.

À quatorze ans, alors que je vivais à Benghazi sans la moindre intention de partir de chez moi, jamais l'idée de passer le restant de mes jours à Londres ne m'aurait traversé l'esprit. J'avais la vague impression, en partie inspirée par le tintement des cloches de Big Ben, que la capitale anglaise était un lieu chargé de mélancolie, et que ce rassemblement d'écrivains arabes, dont certains auteurs que mes parents tenaient en haute estime, comme le romancier soudanais Tayeb Salih, le poète syrien Nizar Kabbani et le journaliste libanais Salim El Lozi, se déroulait la nuit, bien après le coucher du soleil. J'imaginais Londres perchée au bord d'un précipice terrifiant, un endroit précaire mais qui offrait une vaste vue, ce qui, à mes yeux d'enfant, pouvait donner la sensation que ce qui poussait à l'exil ces intellectuels du monde arabe, c'était moins la peur que le courage.

Quand, des années plus tard, je m'en suis ouvert à Hossam, il a estimé que le problème, c'était justement ce type de courage. « Pour un écrivain, l'exil est une prison, jugeait-il. Il se retrouve coupé de la source et, brave ou pas, il meurt

là sous nos yeux. » Puis un éclat malicieux s'est emparé de ceux d'Hossam, et il a conclu : « *Fuck* l'exil », ce qui sonnait bien, comme un fouet qui claque, si bien qu'il l'a répété avant de partir d'un grand rire. Je me suis joint à lui. Et, à compter de ce jour, « *Fuck* l'exil » est devenu notre refrain, notre lieu commun rien qu'à nous décoché à tout bout de champ comme s'il s'agissait d'une bénédiction : « À demain et *fuck* l'exil », « Bon voyage et *fuck* l'exil ».

Quelques semaines après la lecture de la nouvelle d'Hossam, la voix chaude et pleine de nuances de Mohammed Mustafa Ramadan a marqué une pause au milieu du journal du soir. « Le journaliste et homme de presse libanais Salim El Lozi, basé à Londres, ignorant ceux qui lui conseillaient de ne pas rentrer dans son pays natal, a pris l'avion pour Beyrouth afin d'assister aux funérailles de sa mère. On ne l'a plus revu depuis. »

Mes parents connaissaient El Lozi. Ils avaient lu et admiré son roman *Al-Mouhajiroun* (« Les Émigrés »). Au cours des jours suivants, ils ont guetté les développements de cette affaire. Que ce soit par négligence, ou bien sonnés par le choc, ou voulant délibérément nous exposer, Souad et moi, au genre de monde que nous avions reçu en héritage, ils n'ont pas jugé bon de nous protéger des détails atroces qui ont émergé peu à peu.

Salim El Lozi avait été enlevé à l'aéroport dès que son avion s'était posé. « Dix jours plus tard, son corps a été retrouvé dans les faubourgs de Beyrouth », devait nous apprendre Mohammed Mustafa Ramadan, la semaine suivante, sur les ondes de la BBC. Et de conclure : « Il portait des traces de torture. »

Ce qui, n'avons-nous pas tardé à apprendre, était un euphémisme. Le bras droit de l'écrivain avait été brisé à

plusieurs endroits. La main, celle avec laquelle il tenait son stylo, amputée et écorchée. Pendant des jours, j'ai contemplé ma propre main, tentant d'imaginer l'allure des veines, des tissus et des os dénudés. Un silence prudent s'est abattu sur notre maisonnée. J'ai trouvé le roman d'El Lozi dans la bibliothèque de mon père. Je l'ai emporté dans ma chambre pour le lire.

Il s'ouvrait sur ces mots : « Je ne voulais pas d'histoire, certainement pas un meurtre, et encore moins la mort d'une personne que je connaissais presque. J'étais un homme de presse de Beyrouth en vacances en Europe et je voulais la paix, ce qui pour moi est synonyme de plages (les plus chics), de restaurants (les meilleurs) et surtout de filles (beaucoup, beaucoup de filles). J'avais devant moi deux semaines loin de mes enquêtes sur l'enchevêtrement de la vie et de l'action politique des autres. L'idée, c'était de vivre ma propre vie pour une fois. »

J'ai poursuivi ma lecture, avec une étrange aisance. Les phrases, désormais désincarnées de l'homme qui les avait écrites, semblaient suspendues, si légères sur leurs pieds que je progressais au fil des pages sans même m'en rendre compte. J'avais la sensation que le livre que je tenais entre mes mains, le livre d'un mort, n'avait pas encore appris la tragique nouvelle. J'ai regardé la photo de l'auteur sur la quatrième de couverture. Ce visage rond et souriant, en pleine santé, appartenait à un homme qui, comme le narrateur du roman, n'avait aucun scrupule à rechercher son bon plaisir. Au bout de quelques pages, il y avait ce passage que j'ai éprouvé le besoin de relire encore et encore, jusqu'à ce qu'il se loge dans ma mémoire : « Mais les écrivains n'étaient jamais leurs propres maîtres, et je savais qu'un jour, il faudrait que j'écrive quelque chose (…) qui décrirait enfin au

reste de l'humanité à quoi ressemblait vraiment ma part confuse, belliqueuse, pacifique et indisciplinée de celle-ci, surtout en exil ; l'exil était le thermomètre de notre époque. »

Les jours suivants, alors que je vivais à l'intérieur des *Émigrés*, nous avons continué tous les quatre à suivre l'histoire de la mutilation et du meurtre de son auteur, rapportée avec un soin égal, mais des motivations inverses, par la BBC et les médias d'État libyens.

8

Remontant Euston Road, j'arrive au pied des quatre cariatides, ces femmes puissantes qui portent sur leurs têtes le porche menant à la crypte de l'église St Pancras. Hanche légèrement ployée, ces jeunes filles de l'antique cité grecque de Karyes serrent dans une main une torche éteinte, dans l'autre une jarre vide. Elles sont les gardiennes des morts. Je les contemple d'en bas. Aussi lisses que des coquilles d'œuf, leurs grands yeux me fixent, inexpressifs.

Il faut que je reste en mouvement. Vivre, c'est agir.

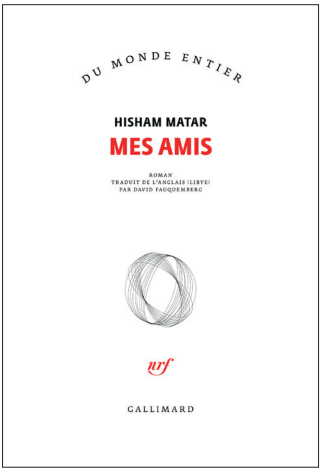
Je repars sur Euston Road et oblique vers le nord, empruntant les rues détournées jusqu'à Regent's Park, que je longe par le sud. Pas un souffle de vent, mais l'air est frais et vaste, en expansion. Tout à coup, un merle se met à chanter, ses clics répétés formant une ligne unique qui prend fin aussi abruptement qu'elle a commencé. Pour le reste, tout est calme. Je marche sur une branche et son craquement reste suspendu dans les airs un instant. Je pense : *Fuck* l'exil, et m'entends rire. Les arbres, géants timides, sont parfaitement immobiles et se dressent, imposants, dans la pénombre à l'intérieur du parc. Je pourrais aisément escalader la clôture, mais n'ose pas. Le crépuscule s'est entièrement dissipé. Les

HISHAM MATAR
MES AMIS

Lorsque le jeune Khaled découvre à Benghazi, attablé avec ses parents autour du poste de radio, la puissance d'une nouvelle lue par un grand journaliste libyen expatrié à Londres, il est loin d'imaginer qu'un jour il vivra lui-même dans cet eldorado, et qu'il deviendra l'ami de l'auteur de ce texte, le brillant Hossam. Une trentaine d'années plus tard, le même Khaled se balade dans les rues londoniennes et retrace sa vie d'exil, de son arrivée imprévue à Londres, encore étudiant animé d'idéaux politiques, à ses longues amitiés si essentielles avec Hossam et Mustafa, un autre expatrié libyen. Alors que ses deux amis font le choix de retourner sur leur terre pour combattre la dictature de Kadhafi, Khaled, plus tiraillé, prend racine dans une existence loin des siens. Son amour de la littérature et la force de ses amitiés l'empêcheront-ils de ressentir le poids du regret ?

Bouleversante déambulation dans les souvenirs et dans un Londres magnifié, *Mes amis* explore avec une grande délicatesse le conflit intérieur lié à chaque exil. Tout en dévoilant de manière unique l'histoire déchirante de la Libye et de sa révolution récente, Hisham Matar nous émerveille par la force de son écriture, aussi subtile qu'intense.

Hisham Matar est né à New York en 1970 et a grandi en Libye, puis en Égypte, avant de s'installer à Londres. Son premier roman, Au pays des hommes, *a été finaliste du Man Booker Prize. Son précédent livre,* La terre qui les sépare *(Gallimard, 2017), a remporté le prix Pulitzer et le prix du Livre étranger France Inter-JDD.* Mes amis, *son grand retour à la forme romanesque, est un des grands événements littéraires de l'année en Grande-Bretagne.*



Mes amis
Hisham Matar

Cette édition électronique du livre
Mes amis de Hisham Matar
a été réalisée le 15 décembre 2023
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073033932 – Numéro d'édition : 612415).

Code Sodis : U59162 – ISBN : 9782073033949
Numéro d'édition : 612416.